

PIERRE BRUNEL

*Rue des Martyrs*

Les éditions du Littéraire

## Avant-propos

GEORGES PEREC, pour qui j'ai la plus grande admiration, avait conçu, entre autres projets, celui de la « tentative d'épuisement d'un lieu parisien ». Mon ancien camarade Bernard Magné, grand spécialiste de cet écrivain, a fait la place qu'elle méritait à cette tentative parmi d'autres, dans le livre qu'il lui a consacré, et il a noté qu'« il y a, chez Georges Perec, une indiscutable fascination pour l'exhaustif »<sup>1</sup>. Son roman le plus ambitieux, celui qui lui a valu le prix Médicis en 1978, *La Vie mode d'emploi*, en témoigne. Mais peut-être n'est-il parvenu qu'à « satur(er) l'incomplet » dans cette exploration de la vie à tous les étages et dans tous les appartements d'un immeuble parisien.

Avant celle-ci, en 1954, il y avait eu la tentative, elle aussi remarquable, d'exploration d'un passage parisien, le *Passage de Milan*, dans le premier roman de Michel Butor, publié en 1954.

Ce que je présente dans les pages qui suivent est tout à fait différent. Il n'y avait à l'origine ni projet ni tentative. Quelques pages, datées au fil des semaines, puis plus intensément, des jours, ont peu à peu pris la forme d'un journal interrompu, puis brièvement repris. Alors que j'habite dans un autre quartier de Paris, à Passy, dans cette rue de l'Annonciation qu'a dessinée Emile Zola sur un plan autographe accompagnant son roman *Une page d'amour* (1878), mes lectures, mes rencontres, mes pas m'ont porté vers cette rue ancienne qui se partage entre le neuvième et le dix-huitième arrondissement. Ma vie au long de ces semaines ne s'est pas réduite à mes incursions dans la rue des Martyrs et le quartier avoisinant. Ce n'est pas non plus une étude à laquelle, dans le dernier stade de son élaboration, j'aurais donné la forme plus libre du journal. Quelque chose est né, a grandi, proliféré peut-être. Je ne sais si le lecteur me suivra volontiers dans

---

<sup>1</sup> Bernard Magné, *Georges Perec*, Nathan Université, 1999, p. 46.

ces promenades qui sont celles d'un vieux piéton de Paris, à demi libéré du carcan universitaire, et n'ayant l'ambition d'être ni un autre Stendhal (celui des *Promenades dans Rome*), ni un imitateur d'Apollinaire (*Le Flâneur des deux rives*) ou de Léon-Paul Fargue (dans un livre intitulé, précisément, *Le Piéton de Paris*). Mes derniers étudiants se souviendront pourtant de l'importance qu'avait prise pour moi, au-delà de Nerval, au-delà d'André Breton, le texte étrange du non moins étrange Jacques Besse (1921-1999), *La Grande Pâque*, sous-titré « Déambulation »<sup>2</sup>. Parti de la rue de Turbigo, le 17 avril 1960, il se retrouvait à la fin errant du côté de Saint-Germain-des-Prés, et tente de se prendre pour Marsyas, qu'Apollon écorcha vif ne pouvant supporter ce rival à la flûte. Ici Apollon chante, passant de l'ample chant d'église à « une sorte de romance guillerette et perverse dans le style d'Edmond Audran ». Pour un peu le promeneur de Saint-Germain-des-Prés se sentirait poursuivi par un air échappé d'un cabaret de Montmartre. Puis il se rassure :

*Je ne suis tout de même pas Marsyas, malgré la faute musicale de mon sifflotement de tout à l'heure, malgré ma condition qui m'a jeté depuis trois jours tout en bas de ma ville natale, de cet immense Paris qui promène mon nom en affectant de m'ignorer.*

PARIS N'EST PAS, ne sera jamais ma ville natale, même si j'y ai passé la plus grande partie de ma vie. Je n'ai ni connu l'époque où Boris Vian jouait de la trompette dans les caves de Saint-Germain-des-prés ni grandi à l'ombre de la butte Montmartre, sous l'éclat blanc du Sacré-Cœur. Être Apollon, ou même Marsyas ? Je n'aurai eu nulle illusion, nulle tentation de ce genre. Pas davantage d'être un martyr, et encore moins un martyr de la plume. Ces pages, je les ai écrites pour le plaisir de les écrire, avec le sentiment constant d'un enrichissement de mon esprit, de ma vie et de mon être. J'ai souvent parlé de la rue des Martyrs à ma famille, à mes amis, au cours des semaines écoulées. Les plus compréhensifs d'entre eux sauront que ce n'était pas une douce manie, que je n'avais pas davantage l'ambition de devenir un écrivain après avoir trop écrit sur les autres, mais que je transcrivais l'histoire d'un accompagnement.

---

<sup>2</sup> Première édition, Pierre Belfond, réédition La Chambre d'échos, 1999.

CE SAMEDI 13 SEPTEMBRE 2009 l'envie m'est venue de remonter et de descendre la rue des Martyrs. Cette belle après-midi ensoleillée n'était même pas assombrie par le nom de cette rue, et il a fallu que je m'arrête devant le numéro 66 et la plaque de l'association Büchenwald-Dora pour qu'une pensée grave l'emporte soudain sur le pur plaisir de la promenade. Ce n'étaient plus les combattants de la Grande Guerre évoqués par Georges Duhamel dans *Vie des martyrs* (1917), mais bien plutôt la vie des déportés, dont un volume récent, 1942, *Convoi n°8*<sup>3</sup>, nous apporte des témoignages directs et insoutenables pour le lecteur. Martyrs anciens, *Les Martyrs de Dioclétien* (c'était le premier titre prévu par Chateaubriand pour son épopée en prose de 1809), martyrs des temps modernes se mêlaient et se confondaient dans l'évocation globale à laquelle invite le nom de cette rue si avenante pourtant, au pied de la butte Montmartre, si animée avec ses commerces et précieuse pour moi avec ses librairies où je trouve le roman d'Anna Langfus, *Les Bagages de sable* (1962), qui manquait à ma collection des prix Goncourt, et un texte de Stanislas Rodanski, martyr de lui-même, *Requiem for me*. Il l'avait adressé le 2 juillet 1952 de Villejuif, où il était interné, au peintre Jacques Hérold et à sa femme Véra.

L'action des *Martyrs* se passe à la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais Chateaubriand a pratiqué tout un jeu de correspondances : l'Armorique druidique est sa propre Bretagne. Le récit du chrétien Eudore contient des éléments autobiographiques transposés, jusque dans la passion qu'éprouve pour lui la prêtresse Velléda, alors qu'il a épousé Cymodocée, la fille de Démodocus, convertie au christianisme et condamnée, comme lui et avec lui, à être dévorée par les bêtes. Dioclétien est Bonaparte, et Hiéroclès, le proconsul d'Achaïe, est Fouché.

Mais c'est à d'autres martyrs qu'il convient de penser, puisque le

---

<sup>3</sup> Publié par les Éditions du retour, avec une préface d'Henri Borlant, et un avant-propos de David Moscovici, 2009.

nom de Montmartre n'a d'autre sens que mont des Martyrs. Il supplanta les premières dénominations de la butte, mont de Mars ou mont de Mercure (chacune de ces deux divinités y avait eu un temple), en souvenir du martyr de saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère, qui étaient venus prêcher l'évangile dans les Gaules, qui furent dépouillés de leurs vêtements et fouettés avant d'être conduits au supplice. Tel est le récit de cet événement qui eut lieu en l'an 287, fait au IX<sup>e</sup> siècle par le chroniqueur Hilduin dans un latin que je me plais à citer :

*Omnes sancti martyres nudi caesi et suis vestibus reinduti e regione idoli Mercurii ad locum constitutum educti ad decollationem , sunt genua flectere jussi.*

Une petite rue, en bas du Sacré-Cœur, porte le nom de Saint-Eleuthère, et il existe aussi une rue Saint-Rustique, conduisant vers l'avenue Junot. À la longue rue Saint-Denis, dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, est attachée une réputation qui n'est pas de sainteté.

Si l'on remonte vers la place des Abbesses, au 11 de la rue Yvonne Le Tac, qui croise vers le haut la rue des Martyrs, et avant l'école qui porte le nom de celle qui en fut la directrice, on découvre, discrète et présentée avec précaution, la Crypte du martyrium de saint Denis. Elle se trouve donc aux pieds de la butte Montmartre, mais prise dans la masse des constructions urbaines.

Une charte du bon roi Dagobert a enregistré ce nom de *mons Martyrum*, et les deux temples païens furent détruits au profit de deux chapelles consacrées l'une à saint Denis, l'autre à ses compagnons martyrs, chapelle du saint Martyre ou des saints Martyrs. Cette petite église, construite sur le lieu où ils avaient été inhumés, fut dans la suite des temps affectée à des bénédictines. La dernière abbesse mourut sur l'échafaud le 6 thermidor an II (21 juillet 1794), le couvent ayant été supprimé en vertu du décret du 13 février 1790 et les bénédictines ayant été expulsées le 14 août 1791. La Révolution avait fait de nouveaux martyrs, ou plutôt de nouvelles martyres. Le curé de la Madeleine fit reconstruire cette chapelle en 1871. Depuis 1880, et encore actuellement, elle appartient, ainsi que le monastère attenant, aux Dames auxiliaires du Purgatoire, qui suivent la règle de la Compagnie de Jésus. En effet, la tradition veut que dans la chapelle des saints Martyrs, sous l'impulsion d'Ignace de Loyola, ait été institué en 1534 l'ordre des Jésuites, reconnu par le pape Paul III en 1540.

On comprend, avec une histoire aussi chargée, qu'ait pu exister non seulement cette rue des Martyrs, qui fut constituée en 1750<sup>4</sup> et que nous connaissons encore, mais un boulevard des Martyrs qui, sur la carte de 1860, se situe entre le boulevard Pigalle et le boulevard de Rochechouart, et encore une chaussée des Martyrs montant de ce boulevard vers Montmartre.

IL N'EST PAS TROP de souvenirs du Consulat et de l'Empire ici. Sans doute croise-t-on la rue Clauzel, qui rappelle la mémoire du maréchal Bertrand Clauzel ou Clausel (1772-1842). Ce siècle avait deux ans quand ce comte originaire du Languedoc, volontaire en 1791, devint général. Il ne se distingua pas en Espagne, comme le général Léopold Hugo, « ce héros au sourire si doux », mais au Portugal, puis en Allemagne, entre 1809 et 1813. Exilé en 1815, il rentra en 1820 et reprit du service en 1830. Sous la Monarchie de juillet, il devint gouverneur de l'Algérie, mais, promu maréchal en 1831, il brilla médiocrement à la tête de l'armée d'Afrique, et dut être rappelé à la suite de son échec devant Constantine en 1836.

Et pourtant Napoléon Bonaparte a habité quelque temps dans une rue proche, en contrebas de l'église Notre-Dame de Lorette. Elle était alors appelée rue Chanteraine et elle est devenue, à cause de lui, rue de la Victoire. Elle croise la rue Laffitte et elle est parallèle, encore aujourd'hui, à la rue de Châteaudun, qui au XIX<sup>e</sup> siècle était la rue Ollivier. Il y occupa un hôtel particulier quand il était général, à son retour de la campagne d'Égypte, hôtel qui fut donné plus tard par l'impératrice Joséphine à Mme Lefebvre-Desnouettes, et qui fut occupée par le général Bertrand à son retour de Sainte-Hélène. Cette maison devait être démolie en 1855, mais *Le Monde illustré*, en mars de cette année-là, en donna une longue description assortie d'un historique. Ce n'était, écrit le journaliste, qu'« un de ces pavillons jetés au milieu d'un jardin par un financier ou un épicurien de l'époque ». Plutôt qu'une résidence permanente, c'était « une de ces folies où l'on se donnait rendez-vous pour faire, entre joyeux convives, un souper prolongé dans la nuit ». Avant d'être habité par le futur Empereur, ce pavillon avait été occupé par Joseph Talma (1763-1826) : ils se connaissaient depuis juin 1792, quand l'acteur avait reçu la visite d'un certain capitaine Bonaparte, épris comme lui de la tragédie classique et de l'Antiquité. Talma sera encore l'acteur favori

---

<sup>4</sup> Bernard Stéphane, *Le Dictionnaire des noms de rues*, Mengès, 1977, nouvelle édition, 1984, p. 430.

du consul et de l'Empereur, – et aussi du public entre 1800 et 1815, sans être pour autant disgracié ou oublié au temps de la Restauration. Une rue aujourd'hui porte son nom, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, entre la rue Singer, à l'endroit de la poste, et la rue Boislevant, où ne souffle plus le vent comme dans l'ancien village de Passy.

C'est en tout cas du haut du perron de la maison Talma que, le 18 brumaire (9 novembre 1799), Bonaparte contempla la foule des officiers qui s'assemblaient autour de lui et qu'il donna le signal du départ. Bernadotte était venu le chercher dans sa chambre, décorée en style étrusque, et leur conciliabule avait eu lieu dans l'étroit cabinet de toilette voisin. Le journaliste du *Monde illustré* ajoute qu'à Sainte-Hélène, Napoléon exilé voyait encore ce modeste perron de la rue Chantereine ; et, en parlant du 18 brumaire à ses compagnons d'exil, il disait : « Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon perron, et sans qu'ils en eussent été prévenus, que je conduisis mes camarades à cette conquête.<sup>5</sup> »

---

<sup>5</sup> Emile de Labedollière, *Le Nouveau Paris*, histoire de ses vingt arrondissements en 1860, avec 67 illustrations de Gustave Doré, Gustave Barba éditeur, 1860, reprint SACELP, 1986, p. 139.

14 septembre

LE SOUVENIR DE NAPOLÉON 1<sup>er</sup> au pied de la butte Montmartre était assez fort au XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'une association inattendue pût se produire, dont Gérard de Nerval donnera le plus bel exemple.

Justement, en bas de la rue des Martyrs, l'église Notre-Dame de Lorette, bien entourée par la rue Fléchier et la rue Bourdaloue, me rappelle moins le Grand Siècle que Nerval. Immédiatement à droite, en remontant, on croise la rue Lamartine. Les musiciens du XIX<sup>e</sup> siècle sont également présents, avec Victor Massé (1822-1884), le compositeur des *Noces de Jeannette* (1853). Si la rue de La Tour d'Auvergne nous rappelle le souvenir d'une abbesse du XVII<sup>e</sup> siècle, et si l'avenue Trudaine (et le passage du même nom) nous renvoie au XVIII<sup>e</sup>, la rue La Fayette (qui existe depuis 1830, ainsi que la place) permet d'assurer le passage d'un siècle à l'autre, puisque le marquis, né en Auvergne le 6 septembre 1757, mourut à Paris le 20 mai 1834, après avoir joué le rôle que l'on sait dans la guerre d'Indépendance américaine à partir de 1776, après s'être fait élire à la tête de la garde nationale parisienne sous la Révolution et après s'être livré aux Autrichiens. Libéré à la suite du traité de Campo-Formio, il obtint d'être radié de la liste des émigrés et il eut quelques entrevues, sans plus, avec Bonaparte, premier Consul. Il crut son heure venue en 1830, à la chute de Charles X. Commandant en chef de la garde nationale sous la révolution de juillet, il contribua à l'accession au trône du duc d'Orléans, devenu Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, avant de combattre cette nouvelle monarchie qui ne lui paraissait pas assez libérale.

Mais plus tard dans le XIX<sup>e</sup> siècle, une autre image me retient, et les commerces d'aujourd'hui ne peuvent que m'y faire penser davantage encore. C'est rue des Martyrs que se situe la quincaillerie des Dufour, dans la nouvelle de Guy de Maupassant, *Une partie de campagne* (1881). L'indication n'est pas donnée dès le début, quand le jour de la fête de Mme Dufour, qui se prénomme Pétronille, la famille va déjeuner à Bezons, au Restaurant Poulin, tout près de la Seine, mais quand deux mois après la séduction d'Henriette, l'un des deux canotiers, Henri, passe rue des Martyrs, il lit sur une porte « Dufour, quincaillier » et



apprend que la jeune fille qu'il a initiée à l'amour dans le petit bois d'une île, au chant du rossignol, a épousé le garçon aux cheveux jaunes, l'employé du magasin qui avait accompagné les Dufour père, mère, grand-mère et fille lors de ce mémorable dimanche à la campagne.

14 octobre

NERVAL À UN BOUT de la rue des Martyrs, Rodanski à l'autre bout, ou presque, dans ce café de la place de Clichy où André Breton, habitant rue Fontaine, clamait ses enthousiasmes et prononçait ses exclusions. En décembre 1947, il avait soutenu les nouveaux venus au Surréalisme, « groupe électif se situant au-delà des idées », qui allaient animer la revue *Néon* (« N'être rien, Être tout ; Ouvrir l'être ») et y faire place à son texte intitulé *Signe ascendant*. À côté de Rodanski se trouvaient Véra Hérold, Sarane Alexandrian (disparu le 16 septembre 2009), Claude Tarnaud, Jundrich Heisler. En octobre 1948, après le peintre Roberto Matta, Breton excluait Rodanski, Tarnaud, Alexandrian, ainsi qu'Alain Jouffroy, Francis Bouvet, Victor Brauner, les accusant (à la suite du suicide d'Arshile Gorky), de mener un « travail fractionnel dont chacun sait qu'il est absolument incompatible avec l'appartenance à toute espèce de formation collective et au surréalisme plus particulièrement.<sup>6</sup> »

Que Rodanski se soit au moins partiellement identifié à Nerval, je suis enclin à le croire. Non seulement à cause des souvenirs communs du quartier Notre-Dame de Lorette, mais parce que, comme lui, il a été interné et, au bout de deux ans, en 1952, il s'est cru alors guéri de la folie comme il est arrivé à Nerval de le croire. Et précisément, c'est « après deux ans d'emprisonnement, revenu – guéri – de la folie, mais dans un extrême abandon », qu'il a entrepris le récit qui constitue ce *Requiem for me*<sup>7</sup>. Le souvenir d'« Artémis », le sonnet des *Chimères*, lui revient, il s'identifie à elle, ou plutôt il se dédouble comme elle (p.41), il est hanté par le chiffre 13 le jour des Rois, et cette coïncidence du chiffre avec cette fête lui fait l'effet d'une célébration inspirée, appelant la citation nervalienne :

... c'est encor la première

---

<sup>6</sup> Voir Henri Béhar, *André Breton, le grand indésirable*, Calmann-Lévy, Biographie, 1990, p. 389, 392.

<sup>7</sup> Stanislas Rodanski, *Requiem for me*, éditions des cendres, texte établi par François-René Simon, 2009.

Vient un peu plus loin dans le texte du *Requiem for me*, à propos de l'âge ingrat, la « Saison » (plus rimbaldienne peut-être cette fois que nervalienne) « dont on sait le pouvoir déserteur, sur lequel on s'interroge encore et toujours : L' ... Ô délices ! ô tourments ! »<sup>9</sup>

C'est dans la seconde partie d'*Aurélia*, celle qui fut publiée après la mort mystérieuse de Nerval, rue de la Vieille-Lanterne, dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, qu'est racontée l'errance en direction de Montmartre de celui qui était en deuil de la bien-aimée disparue. Le cimetière de Montmartre était fermé, il a tourné la barrière de Clichy, il a été là témoin d'une dispute dont il a en vain essayé de séparer les combattants, puis il est revenu à travers les rues pour regagner le centre de Paris. Aux abords de la rue de la Victoire, celle où avait résidé Napoléon Bonaparte avant le 18 brumaire, il a rencontré un prêtre qui n'a pas voulu le confesser. Alors, désespéré, il s'est dirigé en pleurant vers Notre-Dame de Lorette, pour se jeter aux pieds de l'autel de la Vierge, en demandant pardon pour ses fautes :

*Quelque chose en moi me disait : la Vierge est morte et tes prières sont inutiles. J'allai me mettre à genoux aux dernières places du chœur, et je fis glisser de mon doigt une bague d'argent dont le chaton portait gravés ces trois mots arabes : Allah ! Mohamed ! Ali ! Aussitôt plusieurs bougies s'allumèrent dans le chœur, et l'on commença un office auquel je tentai de m'unir en esprit. Quand on en fut à l'Ave Maria, le prêtre s'interrompit au milieu de l'oraison et recommença sept fois sans que je pusse retrouver dans ma mémoire les paroles suivantes. On termina ensuite la prière, et le prêtre fit un discours qui me semblait faire allusion à moi seul. Quand tout fut éteint je me levai et je sortis, me dirigeant vers les Champs-Élysées.* <sup>10</sup>

Dans le chapitre suivant de la seconde partie d'*Aurélia*, le récit reprend : le « *desdichado* » (car c'est bien toujours lui, celui dont la seule Étoile est morte) s'est cru rétabli de son mal, comme Rodanski en

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 50. Et « Artémis », dans *Les Chimères* de Gérard de Nerval (1854), *Œuvres complètes*, sous la direction de Jean Guillaume et Claude Pichois, Gallimard, tome III, 1993, p.648 : « La Treizième revient. C'est encor la première ; / Et c'est toujours la seule, - ou c'est le seul moment ».

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 51 et Nerval, « Artémis », vers 7-8 : « C'est la mort - ou la morte... Ô délice ! ô tourments ! / La rose qu'elle tient, c'est la Rose trémière ».

<sup>10</sup> Nerval, *Aurélia*, seconde partie, chapitre IV, éd. cit., tome III, p.734-735.

1952, il a repris ses pérégrinations autour de Paris et aussi dans Paris. Il va se promener toute une nuit à Montmartre pour assister au lever du soleil. Ou bien il va souper dans un café du boulevard. Ou bien encore des Tuileries il revient vers l'église Saint-Eustache et vers la rue Saint-Victor, ayant rendez-vous chez son ami Georges (pour Nerval, Georges Bell, qui habitait au 19, rue de Seine). Chez Georges la déesse lui apparaît, celle qui comme la première et la treizième, revêt diverses formes, mais est toujours la même :

*Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que sous toutes les formes tu as toujours aimée. À chacune de tes épreuves j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras tel que je suis.*<sup>11</sup>

Artémis, toujours. Et avant la déesse, ou inséparable d'elle, la mère, Madame Labrunie née Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, dont les parents avaient été lingers rue Coquillière. Lui-même était né rue Saint-Martin, mais Mme Labrunie avait suivi son mari, nommé médecin militaire dans la Grande Armée en 1808. L'enfant venait de naître et, deux ans plus tard, sa mère mourait à Gross-Glogau, en Silésie. Il y est fait allusion au début du chapitre IV de la seconde partie d'*Aurélia* :

*Je n'ai jamais connu ma mère, qui avait voulu suivre mon père aux armées, comme les femmes des anciens Germains ; elle mourut de fièvre et de fatigue dans une froide contrée de l'Allemagne, et mon père lui-même ne put diriger là-dessus [c'est-à-dire sur les religions] mes premières idées. Le pays où je fus élevé [on sait que c'est le Valois] était plein de légendes étranges et de superstitions bizarres.*<sup>12</sup>

Dans ces conditions, on pourrait s'attendre à une phobie de l'Empereur chez Gérard. Or le narrateur d'*Aurélia*, sortant avec lui de la rue de Seine et traversant avec lui le pont des Arts, lui explique qu'il croit en la migration des âmes et lui dit : « Il me semble que ce soir j'ai en moi l'âme de Napoléon qui m'inspire et me commande de grandes choses ». Consultant un peu plus loin sa mémoire, il croit que c'est celle de Napoléon. C'est le début d'un autre délire, qui oblige à

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 736.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 730.

l'interner de nouveau, non plus dans la clinique du docteur Esprit Blanche à Montmartre comme en 1841, mais à Passy, dans la clinique de son fils Emile qui lui a succédé en 1852, dans l'ancien hôtel de Lamballe, aujourd'hui rue d'Ankara, dans l'hôtel occupé par l'ambassade de Turquie.

Gérard de Nerval en effet se croyait un napoléonide, il lui arrivait même de se prendre pour Napoléon tout en se coiffant d'une couronne de la Vierge. Dans un article publié dans *L'Artiste* le 28 juillet 1844 sous le titre « Une lithographie mystique », il avait parlé d'un Lithuanien nommé André Towianski qui avait représenté Napoléon sous le voile et la couronne augurale, promenant son doigt sur une carte du monde et y traçant de nouvelles divisions. Et il avait alors voulu éviter de se railler de telles croyances partagées par des esprits distingués et de « l'espèce de culte rendu par cette secte à Napoléon. » « Selon André Towianski », ajoutait-il, Napoléon aurait été le Verbe visible de Dieu ; mais, repoussé en dernier lieu par les puissances obscures, il serait prêt à revenir sous une autre forme compléter l'œuvre interrompue. C'est pour le coup que la Chambre des députés lui dirait : « *Nescio vos* !<sup>13</sup> »

Dans un autre journal, *Le Diable rouge*, en octobre 1849, il racontait une séance du cours d'Adam Mickiewicz au Collège de France, où l'écrivain polonais alors chargé de conférences proclama la nouvelle religion slave. Et Nerval ajoute :

*À l'époque où son cercueil fut ouvert à Sainte-Hélène, Towianski alla faire un pèlerinage à Waterloo. Là, il vit le fantôme du grand empereur méditant sur les destinées du monde futur, et refaisant la carte de l'Europe pour un avenir prochain. C'est dans cette pensée que fut conçue la gravure distribuée au cours de Mickiewicz et intitulée : Napoléon, ministre du Verbe.<sup>14</sup>*

Dans une version du texte d'*Aurélia*, antérieure à celui qui fut remis à la *Revue de Paris*, et plus ouvertement autobiographique, Nerval raconte que, se trouvant à Bruxelles en 1840, il assista à une séance de magnétisme « le jour même où avait lieu à Paris le convoi de Napoléon », c'est-à-dire le 15 décembre de cette année-là quand eut lieu le transfert des cendres de l'Empereur aux Invalides. « La somnambule », explique-t-il, « décrivit tous les détails de la cérémonie,

---

<sup>13</sup> Nerval, *Œuvres complètes*, tome I, p. 828-831.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.1272.

tels que nous les lûmes le lendemain dans les journaux de Paris. Seulement elle ajouta qu'au moment où le corps de Napoléon était entré triomphalement aux Invalides, son âme s'était échappée du cercueil et, prenant son vol vers le Nord, était venue se reposer sur la plaine de Waterloo. »<sup>15</sup> Il dit avoir été frappé par cette grande idée.

Au retour à Paris, resté sur cette vive impression, il vécut dans une exaltation constante. Il habitait alors rue de Navarin et avait l'habitude le soir d'aller boire de la bière au café Le Peletier, rue Le Peletier. Cela nous ramène du côté de la rue des Martyrs, ou plutôt dans la rue parallèle, la rue Notre-Dame de Lorette :

*Un soir vers minuit, j'eus une ballucination. L'heure sonnait, lorsque passant devant le numéro 37 de la rue Notre-Dame-de-Lorette, je vis sur le seuil de la maison une femme encore jeune dont l'aspect me frappa de surprise. Elle avait la figure blême et les yeux caves ; – je me dis : « C'est la Mort. » Je rentrai me coucher avec l'idée que le monde allait finir.*

Même crainte le lendemain, à la même heure. Et c'est alors que naît l'intention d'aller « vers l'Orient, ma patrie » (comme il sera la patrie de Rimbaud). Il se croit appelé et guidé par l'étoile de Saturne. Pendant trois jours il est plongé dans un profond sommeil empli de rêves et de visions, parmi lesquelles une femme vêtue de noir aux yeux caves mais avec des larmes brillantes dans les orbites vides. « Cette femme était pour moi le spectre de ma mère, morte en Silésie ». C'est donc toujours le même passage de Napoléon à la mère défunte comme l'est lui-même depuis 1821 l'Empereur déchu. Et c'est le même parcours historique que celui qui était retracé dans le journal *Le Constitutionnel* le 16 décembre 1840, le lendemain du transfert des cendres de l'Empereur aux Invalides :

*La dernière scène du vaste drame de l'empire s'est accomplie enfin à trente-sept ans de distance de la première, le cortège impérial, parti de Notre-Dame en 1803, est revenu en 1840 aboutir aux Invalides, en passant par Waterloo et Sainte-Hélène. Le sacre, la défaite, la prison et la tombe, telles sont les quatre phases suprêmes de cette existence.*<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Pléiade, tome III, p. 751.

<sup>16</sup> Cité *ibid.*, p. 1375, note 4.

LE 11 NOVEMBRE, DÉJÀ. Une date anniversaire de la fin de la guerre de 1914-1918, avec une pensée inévitable pour le roman de Georges Duhamel déjà nommé, *Vie des martyrs. 1914-1916*, publié en 1918. Aujourd'hui c'est en voiture que je sillonne le quartier du faubourg Poissonnière. Il est très difficile de trouver une place pour se garer, et, après avoir beaucoup tourné, un dégagement enfin rue de Dunkerque, à quelques numéros de l'immeuble où habite mon ami Farès. Je n'ai même pas mon téléphone portable avec moi pour le prévenir, et j'en serai réduit à lui raconter l'histoire, alors qu'il aura cherché lui-même à me joindre dans l'après-midi.

J'ai remonté deux fois au volant la rue des Martyrs, avec une sage lenteur qui exaspérait les conducteurs derrière moi. Mais pouvaient-ils comprendre que je voulais avoir un regard au passage, non seulement sur la boucherie où travaille Jean-Claude, et qui est d'ailleurs fermée cet après-midi, mais sur le 23, où Théodore Géricault a eu quelque temps son atelier de peintre et où habite aujourd'hui le fils aîné, Laurent, du grand Claude Lévi-Strauss, mort plus que centenaire le 30 octobre dernier, ou encore sur le 40, à droite cette fois en montant, là se trouve l'immeuble où habite au premier étage avec son épouse, depuis plus de vingt ans, Dominique Lejay, l'un des plus fidèles des *Amis de Rimbaud*. Il y a très certainement conçu et réalisé l'émouvant album de souvenirs d'enfance qu'il m'a récemment offert.<sup>17</sup>

Quelques jours plus tard, précisément, je retrouve Dominique Lejay rue de la Sorbonne et je l'invite à prendre un café avec moi dans un petit bar, le *Sun Coffee*, tenu par mes amis Pauline et Cyrille, où j'ai mes habitudes et où je vois hélas apparaître un personnage assez sinistre qui aurait pu faire fuir de Moscou ces « grognards de Napoléon » dont parlait un jour Madame Lejay mère dans la propriété familiale de la Cressonnière. J'ai le temps de parler un peu avec Dominique de ce que je suis en train d'essayer d'écrire sur la rue des Martyrs. Il lit les premières lignes. Je lui promets la suite.

Il n'est pas encore question de la rue des Martyrs dans ses *Souvenirs & Anecdotes* des années 1939-1940. Mais déjà de Charleville-Mézières, qui a tant d'importance pour lui. C'est là que son père, mobilisé en septembre 1939, est allé rejoindre son régiment tandis que le garçon-

---

<sup>17</sup> *Souvenirs et anecdotes 1939-1940*. Inédit.

net, âgé de dix ans, passait les vacances d'été chez son grand-père maternel dans la maison familiale de Berck-Plage. Il restera au collège de Berck quand, après la « drôle de guerre », son grand-père repartira pour Châlons-sur-Marne avec sa famille. Récupéré par son père et amené en ambulance à Paris, Dominique arrive sous la pluie à l'Hôtel Duey et c'est au restaurant « Le Ramponneau », dans l'île de la Cité, que sont fêtées les retrouvailles à trois, l'« oncle Li » (Louis Houdard) s'étant joint à Bernard Lejay pour récupérer l'enfant. L'entreprise familiale LEJAY FILS, spécialisée en ferronnerie du bâtiment, ayant été réquisitionnée, Bernard Lejay ouvre, à Charleville, un commerce de spiritueux, Les Caves de l'Abbaye, où pouvait venir se fournir le café de l'Univers, près de la gare, celui où Arthur Rimbaud se retrouvait avec Charles Bretagne et d'autres « camaraux » (comme disait Verlaine), – à moins que ce ne fussent des « imbéciles de collègue » – et qui conserve aujourd'hui, si mal, son souvenir. Pouvait-il être un café pour poètes, sinon de sept ans, du moins de dix-sept ans, ou n'était-ce que l'un de ces « cafés tapageurs aux lustres éclatants », délaissé dans le poème daté du 29 septembre 1870 et intitulé Roman, au profit des « tilleuls verts de la promenade », d'une « demoiselle aux petits airs charmants » faussement naïve que font rire d'innocents sonnets amoureux ?

Après l'appel lancé de Londres par le général de Gaulle, Bernard Lejay est entré dans la résistance, et il a raconté plus tard à son fils son arrestation, son évasion, mais aussi l'histoire de ces martyrs, les jeunes résistants du maquis des Manises, qui la nuit tombée avaient l'habitude de descendre à Haulmé dans un café, et qui y ont été surpris et fusillés par les Allemands. Un mémorial le rappelle au sommet de la colline.

Les premières communions ! Rimbaud les avait évoquées, dans un poème sans complaisance à l'égard des prêtres, de la religion et du Christ, « éternel voleur des énergies ». Ce fut le premier poème publié dans la revue *La Vogue*, en avril 1886, avant des *Illuminations* d'ailleurs mêlées de poèmes en vers et la reprise d'*Une saison en enfer*. Curieusement, Paul Claudel, qui aurait pu le rejeter, lui a épargné ses critiques. La « petite fille inconnue », la communiant dont le roman d'une journée, l'autre roman, est raconté dans ce poème daté de juillet 1871 (la « Communion première [...] bien passée » après la Commune elle-même) s'est senti le corps et l'âme pourris par le « baiser putride de Jésus ». Dans le souvenir de Dominique Lejay il y a cette autre première communiant de Charleville, qu'il a vue un jour en allant à la messe accompagné de sa mère, « allongée sur une civi-



ère, touchée par un éclat de bombe lors de sa première communion, la robe blanche ensanglantée ». Autre martyr, autre enfant martyr...

Vient enfin la Libération. Charleville est libéré, repris, libéré à nouveau. Puis Bernard Lejay apprend la libération de Paris et y emmène en voiture Dominique. Ils logeront rue Lauriston. L'enfant est devenu un adolescent en âge de passer les deux parties du baccalauréat, qu'il prépare au lycée Chanzy de Charleville, au lycée Condorcet à Paris, de nouveau à Charleville et enfin à Sainte-Croix de Neuilly. Puis il sera inscrit à l'école supérieure de Reims, – comme le sera plus tard mon ami Tanguy, qui, je l'ai appris de lui l'autre jour, quitte son appartement de Montmartre, rue Lepic, pour le boulevard d'Ornano (XVIII<sup>e</sup> oblige) –, et enfin à Sciences-Po, pour quatre années d'études et de résidence à la Cité Universitaire, donc à l'autre bout de Paris...